

Le livre
Jacques Lacan
 d'Elisabeth Roudinesco

analysé par André Green

Ancien directeur de l'Institut de psychanalyse de Paris

Extrait de : « Le Père omnipotent. Propos recueillis par Catherine Clément »
Magazine littéraire, 1993, n° 315, p. 18-23.

p. 21

[...]

Si je mets en doute la validité historique du livre de Roudinesco¹, il y a tout de même dans son livre du matériel utilisable, des témoignages en faisceaux, des faits troublants. Hélas, cela prend l'allure de ragots et n'est suivi d'aucun éclairage analytique.

Chacun a le droit de pratiquer un violon d'Ingres... De là à le transformer en prétention professionnelle, les historiens auront le droit de s'en étonner. N'importe quoi se fait actuellement, et n'importe qui peut réussir dans n'importe quoi. Cela ne veut rien dire. Et c'est la même chose pour la théorie psychanalytique : j'ai souvent dit que le succès d'une théorie en psychanalyse n'est nullement une preuve de sa vérité. Bion, qui fut la lucidité même, disait : « Au fond, on peut avoir du succès parce que les gens

p. 22

vous sont reconnaissants de leur éviter de penser ». Certes, Lacan fait penser, mais il permet aussi d'éviter de poser certaines questions sur la pertinence de sa théorie et de sa pratique face à certaines structures qu'il a ignorées (les cas limites, les psychosomatiques, etc.). Malheureusement Elisabeth Roudinesco ne dit pas tout ce qu'elle sait. Il y a d'ailleurs beaucoup de choses qu'elle ne sait pas non plus. Sa culture *psychanalytique* est très sommaire, Lacan excepté. Elle joue constamment sur l'ambiguïté parce qu'elle défend l'idée d'un Lacan génial et néanmoins capable de toutes les turpitudes ; mais puisqu'il était génial, cela n'a aucune importance ! Histoire d'un système de pensée ? L'expression rappelle la paranoïa. Mais il n'y a pas le moindre élément d'analyse de ce système ; en outre, les autres pensées n'existent pas : c'est la pourriture « ipéiste » (celle de l'Institut de Psychanalyse). Pour un historien, le mensonge par omission est aussi du mensonge !

— N'a-t-elle pas traité l'ensemble de cette histoire dans son Histoire de la psychanalyse en France. La bataille de cent ans ?

Elle se répète, car ce qui l'intéresse, c'est la consolidation de la théorie lacanienne et l'apologie du rôle du mouvement lacanien auquel sa mère est liée, en sacrifiant la dépouille de Lacan. La psychanalyse aurait ainsi échappé au désastre total : pure fiction, voyez

¹ Jacques Lacan. *Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Elisabeth Roudinesco (éd. Fayard).

l'Angleterre dont le mouvement analytique a été l'un des plus riches du monde ! Roudinesco n'a pas lu les *Freud-Klein controverses* (un vrai livre d'histoire de la psychanalyse). Elle ne connaît pas le développement de la pensée de Bion, œuvre considérable, même si elle est discutable comme toute pensée. Elle effleure à peine l'œuvre de Winnicott. Elle n'a rien vu du changement de paradigme des cas-limites, pain quotidien des analystes d'aujourd'hui... Je crains qu'elle ne soit pas plus psychanalyste qu'historienne.

— ***Mais si elle ne fait pas « de l'histoire », que fait-elle exactement ?***

D'une part, elle profite de nouvelles informations pour ramener Lacan sur le devant de la scène pendant qu'il en est encore temps, et étendre son propre public par une nouvelle version du personnage plus pittoresque et un peu moins hagiographique. Car les temps ont changé et le mythe lacanien commence à s'effriter. Ce n'est pas tout. Allons plus loin. Lacan a constitué en soi un événement culturel considérable, qu'il faut analyser de près, et qui dure dix bonnes années, de 1960 à 1970 environ, avec un pic en 1965, peu après son arrivée à l'École Normale Supérieure. Il a doublement dominé la culture : d'abord comme psychanalyste éclipsant les travaux des autres, ensuite en rassemblant des publics successifs, bien au-delà de la psychanalyse. Le premier public, ce fut celui des élèves de l'Institut de Psychanalyse (avant son départ). Le deuxième public, ce furent les jeunes psychiatres de Sainte-Anne, dont Lacan avait bien compris qu'ils étaient un atout dans l'avenir de la psychanalyse. A cette époque, son véritable interlocuteur, c'est le psychiatre Henri Ey, qu'il allait voir dans les moments noirs ; Lacan avait besoin de ce grand frère, de quelqu'un qui lui pardonnât tout. Cela ne l'empêcha pas, à la mort de Ey, de faire preuve d'une indifférence souveraine. Il n'a d'ailleurs participé à aucun des hommages qui lui ont été rendus à l'époque. Le troisième public, ce furent les normaliens, cette élite universitaire, qui exercent encore aujourd'hui une certaine influence culturelle ici ou là. Enfin, le dernier public éclate en extension, ce fut tout le monde, n'importe qui ; c'est l'époque où Lacan prend des leçons avec le mathématicien Georges Guilbaud, l'époque de la topologie, des noeuds borroméens. Le destin du lacanisme s'achève dans cette zone où les mathématiciens, comme les joueurs d'échecs, flirtent avec la folie et la mort — phénomène connu de la pathologie du formalisme. Ce parcours n'est rien d'autre qu'une fuite en avant haletante, essoufflante, avec le côté « attrape-moi si tu peux » qui n'a plus rien à voir avec l'analyse comme méthode thérapeutique. Lacan était devenu un mythe. Il continuait à provoquer des effets de transfert comme hypnotiste plus que comme psychanalyste. Ceux qui ont connu ses talents de psychanalyste savent que ses dons interprétatifs n'avaient rien d'extraordinaire.

— ***Venons-en à l'entreprise Roudinesco, dont vous dites qu'elle est médiatique.***

J'y viens. Donc, Lacan a constitué un phénomène culturel considérable. Au point que vient un moment où toutes les critiques adressées à Lacan sont taxées de stupidité, et d'ailleurs sont parfois réellement stupides. Les psychanalystes se taisent, ont peur des retours de bâton, c'est trop fort pour eux. Je crois avoir fait en 1970 la première critique sérieuse avec mon travail, *L'affect*, devenu depuis *Le discours vivant* : Lacan le prend très mal, et appelle cet ouvrage « L'abject ». Il excellait à repousser toutes les critiques, par l'ironie méprisante et l'injure grossière. Le fond petit bourgeois refaisait surface. Néanmoins le lacanisme est devenu un phénomène médiatique important, dans l'édition, les universités ; comme de Gaulle, il parle de lui à la troisième personne. Puis viennent les dernières années : on le dit aphasique ou dément — alors qu'il n'est, je le pense sans en être sûr, ni l'un ni l'autre, mais plus probablement dépressif, mélancolique,

peut-être avec involution. Quand il meurt, c'est l'apothéose ; même Georges Marchais a fait son éloge ! Après sa mort, il laisse un héritage, matériel et spirituel, des héritiers, dont un exécuteur testamentaire contesté parmi les psychanalystes lacaniens. Périodiquement, on assiste à une réanimation de Lacan grâce aux séminaires qui sont publiés par intervalles pour que l'on reparle de Lacan au moment où on risque de l'oublier. C'est commercialement habile et rentable, mais ce n'est pas intellectuellement très aimable pour ceux qui attendent de disposer des œuvres complètes. Des polémiques s'ensuivent. En un sens, Elisabeth Roudinesco fait de même : elle réanime. *La bataille de cent ans*, c'était déjà une histoire du lacanisme plutôt qu'une histoire de la psychanalyse en France ; moins de sept ans plus tard elle récidive avec Lacan en solo.

p. 23

— *Eh bien, en quoi ces sept ans sont-ils choquants ?*

Il n'y avait pas lieu de recommencer, puisqu'elle avait déjà écrit la même chose ! Non, le motif est d'un autre ordre, et j'ai mon interprétation personnelle. Son entreprise s'inscrit dans le contexte de la soi-disant « démocratisation de la psychanalyse » qu'elle a elle-même critiquée, au nom de laquelle n'importe qui peut devenir psychanalyste : finies les histoires de sélection, finie la rétention du savoir... Je passe sur les problèmes financiers, sur les questions de TVA que ne payent pas ceux qui administrent des soins et où l'on voit des psychanalystes lacaniens se targuer soudain d'être des thérapeutes, eux qui ont toujours clamé le contraire. Nécessité oblige ! En 1989, avant les Journées de la Société Psychanalytique de Paris à l'UNESCO, j'ai jeté un pavé dans la mare en affirmant que si la dégradation de la pratique psychanalytique s'étendait de par la multiplication incontrôlée des lacaniens, l'intervention des pouvoirs publics deviendrait inévitable. Ces journées de l'UNESCO sont un immense succès et provoquent des réponses venimeuses et paniquées des lacaniens. Roudinesco prend le vent et écrit un article virulent - dans le *Magazine littéraire*². Le mouvement lacanien est désormais fragmenté (34 groupes !). Ceux qu'elle appelle les légitimistes lacaniens — l'École de la Cause menée par Jacques-Alain Miller — sont mis dans le même sac que les légitimistes « ipéistes » (de l'*International Psychoanalytic Association*). En fait, les lacaniens ne demanderaient pas mieux que d'être reconnus en s'asseyant à la table de négociation, car ce mouvement fragmenté est en proie au « saucissonnage » — condensation de « saucisson » et de « scission » — et proche de la désintégration. Roudinesco est bien placée pour comprendre la menace que représente cette fragmentation pour le lacanisme : ce qu'elle veut, c'est établir une distinction entre les bons et les mauvais lacaniens et voler au secours des bons — les siens évidemment — les non-milleriens.

— *Mais ce faisant, ne détruit-elle pas entièrement l'homme qu'était Lacan ?*

Quelle importance ? L'homme, on l'oublie, seule l'œuvre compte aux yeux de l'histoire. Voyez Sade. Roudinesco ne fait aucune analyse théorique de l'œuvre de Lacan. Sauvons le « système de pensée », nous dit Roudinesco, même si l'homme était épouvantable. Les génies peuvent-ils être jugés avec les mêmes critères que les hommes du commun ? Se disant historienne et psychanalyste, on aurait pu s'attendre à un regard analytique sur Lacan : qui était-il vraiment ? Or la « psychologie » d'Elisabeth Roudinesco est une psychologie académique d'avant la psychanalyse.

² Cf. *Magazine littéraire*, dossier Freud, novembre 1989, n° 271.